

Anthropologie de la nature

M. Philippe DESCOLA, professeur

Sous l'intitulé « la catégorisation des objets naturels », le cours portait sur les opérations d'identification et de classement des éléments de l'environnement organique, la faune et la flore au premier chef, envisagées de façon comparative, c'est-à-dire du point de vue des critères que les sociétés les plus diverses emploient afin de répartir plantes et animaux dans des catégories stables. On s'est donc intéressé pour l'essentiel à ce que l'on appelle traditionnellement les « classifications populaires » (*folk-taxonomy* en anglais), sans s'interdire pour autant des incursions dans le domaine de la systématique savante, celle-ci pouvant être considérée par le comparatiste comme une forme parmi d'autres de classification populaire dont certains auteurs estiment d'ailleurs qu'elle répond au même mécanisme que toute classification ethnobiologique, à savoir une propension innée à attribuer aux espèces naturelles une essence causale qui rendrait compte de leur permanence dans le temps (cf. S. Atran, A. Wierzbicka ou S. Pinker). Le cours a toutefois porté principalement sur les classifications ethnobiologiques des sociétés sans écriture, lesquelles présentent une bien plus grande diversité de principes classificatoires combinés que ceux exploités par la systématique savante, offrant ainsi à l'étude de la catégorisation une richesse de matériaux fort stimulante.

Plusieurs raisons conduisaient à privilégier la catégorisation des objets naturels plutôt que celle portant sur d'autres types d'objet. En premier lieu, aucun autre domaine, hormis celui des couleurs, n'a autant retenu l'attention des recherches comparatives, et suscité autant de travaux empiriques, les débats qui se sont développés à ce propos étant transposables aux problèmes que soulève l'étude de la catégorisation en général. En second lieu, la catégorisation des objets naturels semble posséder certaines caractéristiques propres, notamment le fait qu'elle se présente souvent sous une forme taxinomique, c'est-à-dire avec une hiérarchie d'inclusions à plusieurs rangs, ce qui est beaucoup plus rarement le cas dans d'autres domaines d'objet, tels les émotions ou les artefacts. Il est possible aussi, bien que cela soit encore controversé, que la perception et la

distribution taxinomique des objets naturels soient activées par un dispositif cognitif spécifique correspondant à ce que les psychologues du développement appellent une théorie naïve, c'est-à-dire un schème d'inférence présumé universel structurant les attentes de tout individu quant aux caractéristiques et au comportement des organismes. Enfin, et dans la mesure où la plus grande partie de l'histoire des humains s'est déroulée dans le contexte d'une interaction intime et permanente avec les plantes et les animaux, il n'est pas illégitime de penser que l'activité cognitive a été modelée en profondeur par cette expérience. De ce fait, les objets naturels constituent un domaine de choix pour examiner la validité des théories concurrentes de la catégorisation, en particulier celles qui privilégient une classification par similitude d'attributs — reconnaissance de covariation de traits —, celles qui font primer l'inférence causale — schèmes de la transmission de caractères identiques par la reproduction ou de la complémentarité des systèmes fonctionnels nécessaires à la vie, par exemple — ou celles qui mettent l'accent sur la classification prototypique. L'hypothèse que l'on souhaitait explorer lors du cours était que ces théories ne sont pas exclusives l'une de l'autre et que, pour ce qui est du domaine des objets naturels du moins, des mécanismes tout à fait différents de catégorisation et de raisonnement catégoriel sont mis en œuvre en fonction des contextes classificatoires, des niveaux de généralité visés et des usages auxquels ces classifications sont destinées.

Que recouvre en effet la rubrique de la catégorisation des objets naturels ? Pour l'essentiel trois types de systèmes de classification qu'il importe de distinguer, même s'il arrive parfois qu'on les trouve combinés. Le plus commun, à tout le moins celui sur lequel l'ethnobiologie a concentré la plus grande part de son attention au cours des cinquante dernières années, est la taxinomie hiérarchique aboutissant à des nomenclatures arborescentes de plantes et d'animaux comportant au moins deux rangs. Le deuxième type de système est celui des classifications par grandes classes contrastives que l'on qualifie généralement d'utilitaires et qu'il vaudrait mieux définir comme pragmatiques ou motivées, dans la mesure où les critères d'inclusion font généralement référence à une propriété qui n'est pas intrinsèque à l'objet classé mais qui dépend d'une caractéristique réelle ou imaginaire que l'observateur lui prête en fonction des usages matériels ou idéels auquel il le destine. À la différence des taxinomies, ces classifications par classes d'attributs ne sont donc pas structurellement hiérarchiques, même si la combinaison de plusieurs critères peut aboutir à leur hiérarchisation conventionnelle. Si, par exemple, la distinction entre « animaux comestibles » et « animaux non comestibles » peut être croisée avec une distinction entre « animaux terrestres » et « animaux aquatiques », il n'existe pas, comme c'est le cas dans les classifications taxinomiques, de préséance logique d'un critère sur l'autre : un animal classé comme comestible peut être terrestre de façon subsidiaire ou *vice versa*. La hiérarchisation est ici entièrement pragmatique. Le troisième type de système est celui des classifications que l'on pourrait appeler cosmologiques en ce qu'elles incluent des objets naturels dans des classi-

fications plus englobantes où ces objets sont associés à des entités relevant d'autres classes ontologiques (pour les Occidentaux modernes, du moins), tels des orient, des groupes sociaux, des fonctions ou des couleurs. Il s'agit d'une sorte d'extension du type de classification précédent qui prend la forme d'un tableau d'attributs dans lequel l'inclusion est gouvernée moins par une multiplication de critères que par un raisonnement analogique du genre $A : B :: A' : B'$. Dans l'exemple classique de la classification cosmologique zuñi (Cushing, 1896), les êtres et les phénomènes naturels sont classés par orient — il y en a sept — en même temps que les couleurs et une demi-douzaine d'autres rubriques : si la grue est au nord, le blaireau au sud, l'ours à l'ouest, le daim à l'est, etc., et si, de façon parallèle, le jaune est au nord, le rouge au sud, le bleu à l'ouest, le blanc à l'est, etc., alors il est loisible de dire que la grue est au blaireau comme le jaune est au rouge, comme le nord est au sud, etc.

Or, à l'exception notable de Cl. Lévi-Strauss (*La Pensée sauvage*, 1962), l'anthropologie a eu tendance à aborder en ordre dispersé ces trois modes de catégorisation des objets naturels, soit parce qu'elle négligeait de les considérer ensemble, soit parce qu'elle prenait l'un d'entre eux comme le paradigme des deux autres. Les débats internes à l'ethnobiologie illustrent bien la première tendance : ils opposent une perspective intellectualiste et universaliste visant à isoler des universaux dans les classifications ethnobiologiques à une perspective, souvent taxée d'utilitariste par la première, qui s'attache à dégager les multiples critères au moyen desquels chaque société structure ses classifications de la faune et de la flore. Les avocats de la première position mettent en avant ce qu'il y a de commun à tous les hommes dans leur façon de classer les objets naturels et ne s'intéressent en conséquence qu'au premier type de catégorisation, la taxinomie hiérarchique, tandis que les défenseurs de la deuxième position sont concernés en priorité par la part de créativité que chaque culture introduit dans la perception et l'organisation de son environnement, et s'intéressent donc avant tout au deuxième mode de catégorisation, celui qui met en œuvre des critères de type pragmatique. Mais comme, par-delà leurs désaccords, tous ces auteurs se réclament d'une spécialité disciplinaire, l'ethnobiologie, qui présuppose de façon plus ou moins explicite que l'objet dont elle s'occupe, les espèces naturelles, est universellement perçu comme un domaine discret, aucun n'éprouve l'envie de sortir de ce domaine pour s'intéresser aux classifications cosmologiques, par définition hybrides sur le plan ontologique. Celles-ci sont donc laissées aux anthropologues qui s'intéressent aux dimensions symboliques de la vie sociale, aux spécialistes du totémisme et des phénomènes religieux. Quant à la tendance à réduire les trois modes de catégorisation à l'un d'entre eux seulement, elle est bien illustrée par le célèbre essai de Durkheim et Mauss (« De quelques formes primitives de classification », 1903) dans lequel les auteurs, confrontés aux classifications que nous appelons cosmologiques, en infèrent non pas tant une diversité des types de catégorisation que l'absence dans la pensée dite primitive de catégories aux contours définis, moyen d'introduire la société et ses divisions internes

comme prototype de toute pensée classificatoire. Plutôt que de confondre tous les modes de classification ethnobiologique, ou de les envisager au contraire comme s'ils étaient tous différents en nature, il a donc paru préférable de traiter les trois formes de catégorisation des objets naturels comme une sorte de groupe de transformation, c'est-à-dire comme un système de variations ordonnées à partir de quelques axes tels le type de savoir concerné par un jugement catégoriel, le type de jugement mis en œuvre et le type de mécanisme psychique qu'il mobilise.

Reprenant une distinction jadis proposée par D. Sperber dans un autre contexte (*Le symbolisme en général*, 1974), on a commencé par différencier les trois types de catégorisation selon les modes de connaissance qu'ils impliquent : les taxinomies hiérarchiques font appel à un savoir sémantique, les classifications par classes contrastives font appel à un savoir encyclopédique et les classifications cosmologiques font appel à un savoir symbolique. Le savoir sémantique est fini et porte sur les catégories, c'est-à-dire sur les conditions d'inférence permettant la subsumption d'un objet dans une classe sans faire appel à des connaissances particulières au sujet de cette entité. Tout ce qui est nécessaire pour dire d'un chêne qu'il est un arbre, et d'un arbre qu'il est une plante, c'est de connaître les rapports analytiques d'inclusion entre ces trois catégories. Par contraste, le savoir encyclopédique et le savoir symbolique sont en droit infinis du fait qu'ils portent sur le monde, le premier de façon directe en spécifiant les connaissances cumulatives, révisables, et variables selon les individus, qui se rapportent à l'objet catégorisé — le chêne n'est pas la même chose selon que l'on est botaniste, forestier ou menuisier —, le second de façon indirecte, sous la forme de jugements synthétiques au sujet de propositions concernant le savoir encyclopédique, des énoncés qui ne portent ni sur les mots ni sur les choses, donc, mais qui expriment des croyances formées à partir de ce que nous savons des choses — pour dire du chêne qu'il est le roi de la forêt, il faut déjà en connaître beaucoup sur le chêne.

On a précisé ensuite la manière dont chacun de ces types de savoir est mobilisé dans les catégorisations d'objets naturels, en commençant par le savoir sémantique investi dans les taxinomies. Depuis le célèbre article de B. Berlin, D. Breedlove et P. Raven (« General Principles of Classification and Nomenclature in Folk Biology », *American Anthropologist* 75, 1973), développé ensuite par Berlin dans une vaste et magistrale synthèse (*Ethnobiological Classification*, 1992), la plupart des spécialistes d'ethnobiologie s'accordent sur le fait que les taxinomies populaires d'objets naturels possèdent partout une structure identique. Celle-ci s'organise selon une hiérarchie inclusive de taxons qui, sous sa forme la plus complète, comporte six rangs : le plus englobant, le niveau du « règne », (« plante » ou « animal ») est rarement nommé — et moins encore le niveau supérieur, que Berlin ne prend pas en compte, et qui ferait référence à la catégorie ontologique « organisme » par contraste avec les objets naturels inorganiques et les artefacts ; le niveau de la « forme de vie » définit quelques types morpho-

logiques hautement distinctifs associés à un habitat ou une niche écologique spécifiques (« arbre », « poisson », « oiseau », etc.) ; le niveau dit « intermédiaire » correspond à des subdivisions des formes de vie, parfois non nommées, qui regroupent un petit nombre de taxons génériques présentant de fortes ressemblances (« feuillu »/« conifère ») ; le niveau « générique » peut être considéré comme le niveau de base, c'est-à-dire celui qui, dans presque toutes les taxinomies populaires, compte le plus grand nombre de taxons, la plupart d'entre eux non divisibles (*i.e.* monotypiques) ; le niveau « spécifique » constitue une subdivision de taxons du niveau générique (« chêne rouvre », « chêne nain », « chêne vert », etc.) ; le niveau « variétal », enfin, est le niveau de subdivision terminal et accueille en général des noms de cultivars. Pour la majorité des spécialistes d'ethnobiologie, c'est ce type de nomenclature taxinomique qui représente le paradigme de la classification des objets naturels et celui qui, en conséquence, retient au premier chef leur attention. On a là une situation un peu paradoxale puisqu'il s'agit finalement d'une architecture assez simple, dont il peut être intéressant de souligner l'éventuelle universalité — selon Berlin l'homme ne « construit » pas des classifications de la faune et de la flore, il les « déchiffre » partout dans son environnement de la même façon —, mais dont l'étude n'est guère susceptible d'éclairer les raisons de la diversité culturelle des modes de catégorisation ethnobiologique là où elle est la plus patente, à savoir dans le registre du savoir encyclopédique.

Et de fait, les débats contemporains sur les taxinomies ethnobiologiques portent moins sur leur structure que sur les types de mécanisme psychique que l'on suppose être à la source des jugements d'inférence ou de conformité qu'elles mobilisent. En la matière, on peut distinguer à grands traits entre deux approches principales, l'une qui met l'accent sur la théorie de la prototypicalité d'E. Rosch, c'est-à-dire sur l'idée que certains membres d'un taxon en constituent le prototype dans la mesure où ils en seraient perçus comme les plus représentatifs (c'est la position de Berlin), l'autre qui s'appuie sur une théorie modulaire de la cognition inspirée de N. Chomski et J. Fodor, et qui postule que, tout comme il existerait des mécanismes cognitifs spécialisés dans l'activité langagière ou la reconnaissance des visages, il y aurait des modules spécifiques destinés à la reconnaissance et au classement des objets naturels. À l'intérieur de cette dernière tendance, il faudrait en outre distinguer entre un point de vue défendu par S. Atran selon lequel la sémantique des termes d'espèces naturelles est fondamentalement différente de la sémantique des autres domaines d'objet du fait qu'un organisme serait toujours conçu comme possédant une nature intrinsèque rendue responsable de la permanence de son identité (à la manière de la *phusis* aristotélicienne), et un point de vue alternatif alimenté par une branche de la psychologie du développement (S. Carey, F. Keil) qui repose sur l'hypothèse que la perception et la structuration conceptuelle du domaine des objets naturels seraient fondées sur la constitution ou l'actualisation au cours de l'ontogenèse d'une théorie naïve des propriétés des organismes non humains, un point de vue dans lequel se

reconnaissent des auteurs comme D. Sperber ou P. Boyer. Pour intéressantes qu'elles soient, toutefois, ces théories psychologiques concurrentes ne rendent pas compte de l'inclusion hiérarchique, pourtant la principale caractéristique des taxinomies ethnobiologiques, ni même des mécanismes de reconnaissance à l'œuvre dans les rangs supérieurs des classifications — du type « forme de vie » ou « niveau intermédiaire », par exemple — dans lesquels la prototypicalité ne paraît guère opérante.

Pour définir les propriétés des classifications par classes contrastives faisant appel à un savoir encyclopédique, on a utilisé l'exemple de la classification de la faune des Montagnais, des Indiens du Québec parlant une langue de la famille nord-algonquine (S. Bouchard et J. Mailhot « Structure du lexique : les animaux indiens », *Recherches amérindiennes au Québec* 3 (1-2), 1972 et D. Clément, *La Zoologie des Montagnais*, 1972). Les trois principaux critères sont ceux qui portent sur l'habitat — opposition entre animal aquatique (*nipi.t*) et animal terrestre (*pa.kwa.t*) —, sur la saison — opposition entre animal d'été (*pupunwe.ši.š*) et animal d'hiver (*ni.panwe.ši.š*) — et sur le mode de locomotion — opposition entre animal à déplacement uniforme (marqué par le préfixe *-pmpan*) et animal à déplacement discontinu (marqué par le préfixe *-pmpata*). Comme la différence des modes de locomotion ne concerne que les animaux d'hiver et que ceux-ci sont tous des animaux terrestres, la combinaison des trois critères permet d'obtenir une taxinomie avec une nette inclusion hiérarchique à trois rangs, de sorte que la gélinotte huppée, par exemple, peut être subsumée sous le taxon « animal à déplacement discontinu », lequel peut être subsumé sous le taxon « animal d'hiver », lequel peut être subsumé sous le taxon « animal terrestre », lequel peut être subsumé sous le taxon « animal indien » (*innu-awe.hu.h*, par contraste avec les animaux d'origine européenne), l'existence de ce dernier terme faisant débat parmi les spécialistes de la zoologie des Montagnais. En réalité, il est hautement improbable qu'un informateur montagnais ait une taxinomie de ce type présente à l'esprit lorsqu'il procède à un jugement classificatoire, d'autant que rien dans l'ethnographie ne permet d'affirmer que le critère d'habitat prime sur le critère de saison, et le critère de saison sur le critère de locomotion. Chacun de ces critères est utilisé dans des contextes d'énonciation particuliers de sorte qu'il est rare qu'ils puissent être activés conjointement. Il suffit d'ailleurs de donner la prééminence au critère du mode de locomotion sur ceux de la saison et de l'habitat pour constater que les taxons « animal d'été » et « animal aquatique » restent désormais en dehors de l'inclusion hiérarchique, l'effet taxinomique étant ici pour l'essentiel le résultat d'un artifice graphique, c'est-à-dire propre aux cultures lettrées, qui conduit à privilégier le schéma de l'arborescence dès qu'il s'agit de représenter des enchaînements de classements dichotomiques. Il n'est pas impossible pour autant de combiner une structure taxinomique faisant appel à un savoir sémantique avec une structure à classes contrastives faisant appel à un savoir encyclopédique : le taxon montagnais « animal terrestre » (du rang « forme de vie ») englobe le taxon « ours » (de rang « générique »), lequel

englobe deux taxons de rang « spécifique », l'ours noir, un « animal d'été », et l'ours polaire, un « animal d'hiver ». Mais, comme dans le cas précédent, il est improbable qu'une telle combinaison soit activée par un informateur à l'occasion d'un jugement classificatoire. Bref, savoir sémantique et savoir encyclopédique ne sont pas logiquement incompatibles, mais il est rare qu'ils soient simultanément mobilisés dans une opération de classement.

La combinaison entre savoir encyclopédique et savoir symbolique est également fort commune puisque le second est issu d'une transformation du premier. Il existe ainsi chez les Montagnais un autre système de classification des animaux qui les répartit dans des « domaines » (*tape.ntamu.n*) régis chacun par un « maître », un esprit qui est dit contrôler les espèces dont il a la charge, lesquelles ne peuvent être chassées sans son assentiment, généralement obtenu lors des rêves. Certains animaux n'ont pas de maîtres (les souris et la classe des petits oiseaux *pine.ši.š*) et certains maîtres n'ont sous leur juridiction qu'une seule espèce, à l'instar de *ati.hkuna.pe.w*, l'Homme-Caribou. Toutefois quatre maîtres sont à la tête de groupes d'espèces précisément définis : *missina.kw* contrôle la loutre, le castor, le rat musqué, le phoque, le crapaud, la grenouille, la classe *name.š* (les poissons), la classe *ši.ši.p* (le gibier d'eau), etc. ; *maskw* (ours) contrôle l'ours, la marmotte, la moufette, etc. ; *u.huwa.pe.w* contrôle le porc-épic, le lièvre, le corbeau, le harfang des neiges, la chouette épervière, etc. ; *me.me.kwe.ši.skwe.w* contrôle le loup, la martre, le renard, le pécan, le carcajou, le lynx, l'écureuil, le vison, l'hermine. Or, les animaux de chaque « domaine » régi par un maître sont caractérisés par un ensemble de traits distinctifs organisés à partir des trois critères de l'habitat, de la saison et du mode de locomotion : *missina.kw* est le maître des animaux aquatiques (habitat) ; *maskw* est le maître des animaux terrestres (habitat) de l'été (saison) ; *u.huwa.pe.w* est le maître des animaux terrestres (habitat) de l'hiver (saison) à déplacement discontinu (locomotion) ; tandis que *me.me.kwe.ši.skwe.w* est le maître des animaux terrestres (habitat) de l'hiver (saison) à déplacement uniforme (locomotion). Savoir symbolique (sur les maîtres des animaux) et savoir encyclopédique (sur les attributs des animaux classés selon les trois critères) sont ici mêlés, les connaissances zoologiques et éthologiques livrées par le premier étant mises à profit afin de construire une norme idéale des espèces comprises dans un « domaine ». La distinction entre les trois modes de catégorisation des objets naturels doit donc être envisagée comme un continuum : pourvu que certaines conditions d'enquête soit données, il est possible de mettre au jour des taxinomies pures, mais elles sont combinables en droit avec telle ou telle classification « utilitaire » faisant appel à un savoir encyclopédique, lequel sert de base aux classifications symboliques qui peuvent par ailleurs se trouver combinées à des tableaux d'attributs fondés sur un savoir zoologique ou botanique.

On s'est ensuite intéressé non pas au type de savoir auquel les trois modes de catégorisation se réfèrent, mais aux procédures employées dans le jugement classificatoire. Une certaine confusion règne à ce propos dans les études d'ethno-

science. En effet, beaucoup de psychologues s'accordent maintenant à penser que les opérations de catégorisation font appel à deux mécanismes distincts, la classification par attributs et la classification par prototype. La première établit une relation d'appartenance à une classe par un jugement prédicatif en vertu duquel les caractères spécifiques reconnus dans un objet quelconque sont la condition nécessaire et suffisante de l'appartenance à une classe, tandis que la seconde invoque une figure exemplaire, le prototype, qui sert de modèle focal à la classe, généralement du fait de son apparence, et forme le support de la dénomination. Dans le premier cas, on suppose qu'il existe des primitives sémantiques et que la combinaison d'un petit nombre d'entre elles permet de définir de façon univoque n'importe quel plante ou animal ; dans le second cas, on suppose qu'il existe des universaux psychophysiques dans la perception des espèces naturelles de sorte que la nomination ne ferait qu'entériner la reconnaissance d'une discontinuité naturelle. Or, les anthropologues qui s'intéressent aux classifications ethnobiologiques ont eu tendance dans un premier temps à privilégier la classification par attributs (dans le cadre de l'analyse dite « componentielle ») puis, à partir du milieu des années 1970, à ne plus accorder de crédit qu'à la classification prototypique (dans le cadre du modèle berlinien standard). Il paraît pourtant fort probable que les deux procédures jouent également un rôle dans la catégorisation des objets naturels, mais dans des types de classification différents et à des niveaux différents de la hiérarchie taxinomique.

L'examen de l'application de l'analyse componentielle aux classifications ethnobiologiques montre son inadéquation patente dans ce domaine, raison pour laquelle ses partisans (notamment F. Lounsbury et W. Goodenough) ont consacré l'essentiel de leurs efforts aux terminologies de parenté. Ces dernières ont en effet pour caractéristiques de constituer des nomenclatures maîtrisables, c'est-à-dire qui dépassent rarement une trentaine de lexèmes, et de pouvoir être décomposées sans peine en primitives sémantiques plausibles — organisables en fonction du sexe et du niveau générationnel —, ce qui permet la constitution de tableaux paradigmatiques comportant un nombre raisonnable de dimensions contrastives. La situation est bien différente avec les nomenclatures de la faune ou de la flore. Pour prendre le cas des premières, on sait qu'elles comportent en moyenne entre 400 et 600 lexèmes dans la plupart des sociétés sans écriture, ce qui rend problématique la construction d'un tableau paradigmatique tel que chaque lexème serait défini par une combinaison spécifique de traits. Si l'opération est possible aux niveaux supérieurs des taxinomies, elle devient de plus en plus difficile à mesure que l'on descend vers les niveaux inférieurs : un « oiseau » peut être défini par la possession d'un bec et de plumes, un « poisson » par la possession de nageoires et d'écaillés, mais l'on imagine la longueur et la complexité des définitions composites nécessaires pour caractériser un taxon de niveau générique ou spécifique, par exemple l'une ou l'autre de la dizaine d'espèces de fauvelles reconnues dans la nomenclature populaire française. C'est à cause de ces difficultés que la tentative d'analyser les taxinomies ethnobiologiques au moyen de

tableaux de traits contrastifs fut abandonnée il y a une trentaine d'années au profit du modèle de la classification prototypique. Mais si celle-ci paraît tout à fait vraisemblable au niveau générique des taxinomies, il est peu probable qu'elle soit employée dans les rangs supérieurs, tels « fruit » ou « oiseau », qui ne sont pas très saillants sur le plan perceptif, et cela malgré les tentatives peu convaincantes de Rosch pour déceler à ce niveau des « prototypes artificiels », c'est-à-dire non déterminés par les propriétés intrinsèques du monde, ce qui revient à réintroduire de façon paradoxale dans la classification prototypique ce à quoi elle prétendait échapper, à savoir le point de vue traditionnel qui envisage les concepts comme des réalités psychologiques indépendantes des réalités mondaines.

À l'échelle des taxinomies, de fait, l'opposition entre classification prototypique et classification par attributs relève d'une querelle doctrinale assez vaine. Car l'identification des discontinuités s'appuie, selon les niveaux de la hiérarchie, soit plutôt sur la reconnaissance de la prototypicalité (les régularités morphologiques) soit plutôt sur la reconnaissance des complexes d'attributs (les régularités comportementales et environnementales) à chaque fois dans des proportions variables et sans que l'un des mécanismes ne soit jamais complètement éliminé au profit de l'autre. Si, au niveau générique des taxinomies, l'identification est déclenchée par le souvenir général de la forme que vient confirmer ou raffiner le savoir encyclopédique quant à certains attributs typiques de l'organisme identifié, aux niveaux supérieurs, en revanche, l'identification se fonde sur quelques traits distinctifs des taxons, mais qui sont eux-mêmes recomposés dans un ensemble cohérent présentant bien des caractères d'un prototype. Car les attributs des taxons supragénériques sont rarement indépendants les uns des autres, le fait qu'ils soient mémorisables sans peine venant de ce qu'ils se présentent comme des systèmes de corrélats fortement intégrés : les animaux à plumes possèdent en général des ailes et un bec, et sont capables de voler. De même, la typicalité du membre prototypique d'un taxon de niveau générique vient en partie du fait qu'il représente le plus haut degré de corrélation et de prédictibilité des attributs au sein de la catégorie.

Dans les classifications utilitaires faisant appel à un savoir encyclopédique, par contre, ce n'est pas la morphologie, base de la prototypicalité, qui sert de critère discriminant, mais bien des classes contrastives d'attributs. On est revenu au cas de la classification montagnaise de la faune pour en apporter une illustration. La catégorisation des animaux par la saison s'opère à partir des énoncés des informateurs questionnés au sujet des mœurs d'espèces particulières — du type « le loup il est en été et en hiver » ou « le castor l'hiver il est là en dessous » —, étant entendu que c'est l'hiver qui constitue le critère discriminant de la répartition des espèces selon les saisons. En effet, les animaux « d'hiver » sont capables d'affronter le froid et supportent aussi l'été, tandis que les animaux « d'été » disparaissent l'hiver soit parce qu'ils hibernent soit parce qu'ils migrent. Il est possible à partir de ce principe de construire un tableau paradigmatique

général de la faune en utilisant des traits contrastifs très simples (« hiver + ici » et « hiver + pas ici ») qui a le mérite, non seulement de posséder une certaine vraisemblance psychologique, mais aussi de correspondre à des réalités perçues et utilisées de façon explicite dans la culture locale. Rajouter des traits contrastifs faisant référence aux deux autres dimensions retenues dans la catégorisation de la faune — l'habitat et la locomotion — ne présente pas de difficultés non plus dans la mesure où tous les traits ne sont pas combinables. Les deux catégories les plus complexes et composites, celle des « animaux terrestres + d'hiver + déplacement continu » et des « animaux terrestres + d'hiver + déplacement uniforme » ne comportent que trois traits chacune et leur pertinence culturelle est attestée par le fait qu'elles correspondent chacune au « domaine » régi par l'un des maîtres des animaux. Bref, si le modèle cognitif de la classe d'attributs est peu réaliste pour ce qui est des niveaux génériques des taxinomies, il demeure la meilleure option, non seulement pour les niveaux supérieurs, mais aussi pour les classifications faisant appel à un savoir encyclopédique et à un savoir symbolique où le principe de la prototypicalité paraît peu probant faute d'exemplaires saillants sur la plan perceptif.

Les dernières leçons du cours furent consacrées à un examen des classifications taxinomiques à travers une analyse critique de certaines propositions de l'auteur qui a sans doute le plus apporté dans ce domaine, B. Berlin. On s'intéressa d'abord aux conjectures de Berlin sur l'évolution des taxinomies ethnobiologiques en plusieurs stades : un premier stade où n'existeraient que des taxons nommés de rang générique, suivi par un stade où apparaîtrait le niveau « forme de vie », puis par deux stades où se mettraient successivement en place le niveau « intermédiaire » et les niveaux infragénériques, la dernière étape étant celle de l'émergence du taxon correspondant au « règne ». Il s'agit, en somme, à partir du noyau primitif de termes génériques, d'un mouvement de différenciation vers le bas et de généralisation vers le haut, les deux derniers stades, conséquences de la « révolution néolithique », n'étant présents que dans les sociétés ayant domestiqué les plantes et les animaux. Or, cette perspective évolutionniste, sans doute légitime dans le domaine de la phylogénie des organismes, pose de nombreux problèmes lorsqu'elle est appliquée à l'évolution des lexiques, comme à toute production culturelle collective, puisqu'elle conduit à faire des hypothèses sur des successions unidirectionnelles d'événements, en contradiction flagrante avec ce dont témoigne l'expérience historique. Là où l'on possède des témoignages écrits, on sait en effet que le mouvement d'évolution terminologique s'est produit dans plusieurs directions : du niveau générique vers les niveaux supra- et infragénériques, sans doute, mais aussi par transformation de termes supragénériques en termes génériques (de « *frumentum* » à « froment », par exemple), et de termes infragénériques en génériques. Plusieurs cas bien attestés montrent en outre que des noms de plantes sauvages sont dérivés du nom de plantes cultivées, ce qui paraît indiquer que bien des plantes peuvent ne pas être nommées dans des économies de chasse-cueillette très spécialisées dans l'usage de quelques

plantes seulement, l'avènement de l'agriculture aboutissant paradoxalement à une stratégie plus polyvalente d'emploi des plantes, et donc à une extension du lexique par dérivation du nom des plantes cultivées.

Ces considérations amènent à traiter avec prudence toute hypothèse générale sur le contraste entre les lexiques botaniques des chasseurs-cueilleurs et ceux des agriculteurs. S'il est vrai qu'il existe une tendance vers un plus faible nombre de taxons polytypiques dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, et donc vers des taxinomies moins hiérarchisées et moins inclusives, certains contre-exemples — telles les nomenclatures des Seri du Mexique ou des Pygmées Aka dont le rapport entre taxons monotypiques et taxons polytypiques correspond à celui rencontré dans les populations d'agriculteurs — indiquent que cela n'a rien d'universel. Il faut enfin garder à l'esprit que les chasseurs-cueilleurs contemporains ont souvent connu un processus d'involution qui n'en fait pas les meilleurs témoins possibles d'un hypothétique stade préagricole des nomenclatures ethnobiologiques. Comme le montre W. Balée dans son analyse comparative des horticulteurs Ka'apor et de leurs voisins Guajá, ces derniers ayant abandonné l'horticulture au XVIII^e siècle pour fuir la pression des colons brésiliens, le problème n'est pas tant de conjecturer comment un lexique a pu se développer et se hiérarchiser sémantiquement, mais plutôt de comprendre comment il a pu s'appauvrir et sa structure se simplifier dans un laps de temps assez bref (*Footprints of the Forest*, 1994). Tout particulièrement dans la zone intertropicale, s'est développée depuis plusieurs milliers d'années une interaction étroite entre horticulteurs et chasseurs-cueilleurs qui interdit de considérer ces deux modes de subsistance comme hétérogènes, notamment du fait de la dépendance des horticulteurs à l'égard des plantes sauvages et des cueilleurs à l'égard des friches de plantes cultivées. Tout au plus peut-on dire, d'une part qu'il existe de bonnes raisons pour que le lexique botanique des agriculteurs soit plus extensif, d'autre part que les mouvements de contraction et d'expansion des lexiques peuvent se réaliser très rapidement et affecter tous les niveaux de la taxinomie. Il est donc hasardeux d'inférer à partir de situations contemporaines un scénario unilinéaire de l'évolution des lexiques ethnobiologiques.

Le dernier problème abordé fut celui des catégories latentes, des taxons non nommés dont Berlin postule l'existence au niveau dit « intermédiaire ». Sans mettre en doute leur existence (comme le font R. Ellen ou C. H. Brown), on peut néanmoins s'interroger sur les méthodes employées par Berlin pour les mettre en évidence — questions directives et usage de l'écriture —, lesquelles tranchent sur la recommandation judicieuse que faisait H. Conklin de mener les enquêtes d'ethnobiologie en situation d'interaction spontanée. La formulation des questions tendant souvent à prédéterminer les réponses, on risque ainsi de « découvrir » des catégories latentes là où il n'y en a pas, ce qui paraît être le cas de Berlin dans son enquête chez les Jivaros Aguaruna où il en décèle un nombre anormalement élevé. Notre propre enquête chez les Jivaros Achuar a aussi permis d'en identifier, mais sur la base exclusive de commentaires spon-

tanés avancés par les informateurs, raison pour laquelle, sans doute, ils étaient bien moins nombreux.

Plus intrigante est la question de savoir pourquoi, en définitive, les catégories latentes existent-elles ? Si les membres d'une culture sont capables d'opérer des regroupements au moyen de taxons supragénériques nommés, pourquoi n'épuisent-ils pas le champ des ressemblances et laissent-ils de côté des regroupements potentiels qu'ils pourraient tout aussi bien nommer ? Ainsi, dans la classification ethnozoologique des Jivaros Achuar, il y a vingt-sept taxons supragénériques nommés du niveau intermédiaire, la majorité correspondant à des oiseaux (*pínchu*, « rapace »; *napi*, « serpent »; *tunkaú*, « silure », etc.). Or, certaines espèces communes caractérisées par des traits morphologiques remarquables ne sont pas pour autant subsumées sous un taxon supragénérique nommé : c'est tout particulièrement notable pour les cinq espèces de Ramphastidés (les « toucans ») et les cinq espèces de tatous, pour lesquelles il ne semble pas exister non plus de taxons « latents ». Si de fortes similitudes dans l'apparence ne conduisent pas à des regroupements dans des catégories nommées — à l'encontre d'ailleurs de ce que prévoit le principe de prototypicalité —, c'est probablement qu'à partir d'un certain degré de proximité morphologique entre espèces, l'esprit cherche plutôt à souligner des différences minimales qu'à mettre l'accent sur des ressemblances ostensibles. De fait, les taxons supragénériques de rang intermédiaire paraissent avoir une fonction d'exclusion plus que d'inclusion : ils permettent de nommer ce qui est mal connu, ce qu'il n'est pas utile de distinguer, ce qui ne présente guère d'intérêt pratique ou symbolique. On doit les considérer comme des « économiseurs » de mémoire afin de regrouper des espèces sans importance particulière dont il n'est pas indispensable de se rappeler les noms, par contraste avec ce qui se produit dans le cas des espèces importantes pour des raisons matérielles ou idéelles, qu'il vaut mieux alors individualiser plutôt que subsumer sous un taxon englobant.

Ph. D.

SÉMINAIRE

Tout comme le séminaire de l'année précédente, celui de cette année s'efforçait d'aborder la question anthropologique du point de vue des débats théoriques et des problèmes de méthode qu'elle suscite. Sous l'intitulé « Séminaire d'anthropologie générale », il s'agissait d'examiner les diverses figures que peut prendre l'anthropologie en ce début du XXI^e siècle et ce qui fonde ses prétentions à une autonomie disciplinaire. Le séminaire a donc été organisé autour d'une série d'exposés confiés à des chercheurs, pas nécessairement anthropologues, qui étaient conviés à expliciter leur conception de l'anthropologie à l'occasion de la présentation de leurs recherches.

Programme du séminaire :

Le 9 mars 2005 : présentation par Philippe Descola, suivie d'un exposé de Michael Houseman (EPHE, V^e section) sur « Le rituel comme mode d'implication relationnelle ».

Le 16 mars 2005 : exposé de Jacques Galinier (CNRS) sur « Espace psychique, espace cognitif dans les sociétés amérindiennes du Mexique oriental ».

Le 23 mars 2005 : exposé de Gérard Lenclud (CNRS) sur « Le Bateau de Thésée. Identité assignée et identités construites ».

Le 30 mars 2005 : exposé de Pierre Lemonnier (CNRS) sur « De nécessaires redondances ? À propos de rites de mort et d'initiation en Nouvelle-Guinée ».

Le 6 avril 2005 : exposé d'Alban Bensa (EHESS) sur « Une anthropologie de l'action est-elle possible ? »

Le 13 avril 2005 : exposé de Marc Abélès (CNRS) sur « Itinéraires en anthropologie politique ».

Le 20 avril 2005 : exposé de Carlo Severi (CNRS et EHESS) sur « L'image rituelle ».

Le 11 mai 2005 : exposé de Serge Gruzinski (EHESS) sur « Métissages et mondialisations : les questions de l'historien et de l'anthropologue ».

Le 18 mai 2005 : exposé de Dan Sperber (CNRS) sur « Les raisins sans pépins : nature et culture ».

PUBLICATIONS

— *Antropología de la Naturaleza*, Lima, Lluvia Editores & Instituto Francés de Estudios Andinos, 2004, 91 p.

— « Le sauvage et le domestique », *Communication* 76, pp. 17-39, 2004.

— « Mit den Toten leben » in F.W. Graf et H. Meier (sous la direction de) *Der Tod im Leben*, pp. 235-268, Munich, Piper Verlag, 2004.

— « On anthropological knowledge », *Social Anthropology* 13 (1), pp. 65-73, 2005.

AUTRES ACTIVITÉS

— Directeur d'études à l'École des hautes Études en Sciences sociales.

— Directeur du Laboratoire d'Anthropologie sociale (UMR 7130 du Collège de France, du CNRS et de l'EHESS).

— Président de la Société des Américanistes, vice-président du conseil scientifique de la Fondation Fyssen.

COLLOQUES, ENSEIGNEMENTS ET MISSIONS À L'ÉTRANGER

1. Communications à des colloques :

— « Traduction linguistique et traduction culturelle », École européenne d'été du CNRS « Constitution, transmission, circulation des savoirs relatifs au langage », École normale supérieure de Lyon, 2-3 septembre 2004.

— « L'institution des collectifs », Colloque « Atmospheres of Freedom. For an Ecology of Good Government », I Dialoghi di San Giorgio, Fondazione Giorgio Cini, Venise, 15-17 septembre 2004.

— « Qu'est-ce qu'un anthropologue structuraliste ? », Colloque « Lévi-Strauss dans son temps », Institut Catalan d'Anthropologie, Barcelone, 30 mai 2005.

— « Directions de recherche pour une anthropologie de la chasse », Colloque « La chasse : pratiques sociales et symboliques », Maison René-Ginouvès, Université de Nanterre, le 10 juin 2005.

2. Enseignement :

— Université de Buenos Aires (Centre Franco-Argentin), cycle de 30 heures d'enseignement sur le thème « Épistémologies locales, épistémologie globale », première quinzaine d'octobre 2004.

3. Conférences :

— Université de Córdoba (Argentine), Centro de Estudios Avanzados, « De l'ethnologie à l'anthropologie », 8-9 octobre 2004.

— Université d'Oxford, Institute of Social Anthropology, « Forms of life », le 22/10/04.

— Université de Tübingen, Ludwig- Uhland- Institut für Empirische Kulturwissenschaft et Deutsch- Französisches Kulturinstitut, « Quel rôle pour l'anthropologue dans le monde d'aujourd'hui ? », le 17/11/2004.

— Cité des sciences et de l'industrie de Paris-La Villette : trois conférences sur le thème Nature/culture : « Les natures du monde » (1/12/04), « Les frontières de la société » (8/12/04) et « Des mondes étrangers » (15/12/04).

— École nationale des Beaux-Arts, « Les formes du monde », le 27/01/2005.

— The Radcliffe-Brown Lecture in Social Anthropology for 2005, « Beyond Nature and Culture », The British Academy, Londres, 31/03/2005, répétée à l'université de St Andrews (Écosse), le 15/04/05.

ACTIVITÉS DU LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE SOCIALE
(2004-2005)

Le Laboratoire d'Anthropologie sociale est une unité mixte du Collège de France, du CNRS et de l'EHESS qui compte cinquante-six membres permanents, dont huit du Collège de France ; il publie deux revues d'anthropologie générale, *L'Homme* et *Études rurales*. Il abrite une bibliothèque d'anthropologie générale

riche de 20 000 volumes et de 386 périodiques, dont 190 vivants, et un centre documentaire unique en Europe, les *Human Relation Area Files*. Une soixantaine d'étudiants y préparent des thèses. Les investigations ethnographiques menées au Laboratoire d'Anthropologie sociale concernent l'Europe, l'Afrique, l'Amérique du Sud et du Nord, l'Australie et la Mélanésie. Les chercheurs poursuivent individuellement leur activité selon les grands axes de recherche classiques de l'anthropologie sociale ; ils participent aussi collectivement à des recherches dans le cadre d'équipes auxquelles sont associés des doctorants et des chercheurs d'autres unités. Le Laboratoire compte actuellement huit équipes de recherche en activité ; faute de place, on n'évoquera ici que les activités de l'équipe dirigée par le professeur et directement liées à la chaire.

Activités scientifiques de l'équipe « Les raisons de la pratique : invariants, universaux, diversité » (responsable : Ph. Descola).

Membres : S. BRETON, F.M. CASEVITZ, É. DÉSVEAUX, D. KARADIMAS, G. LENCLUD, C. SEVERI, Ph. SIMAY, W. STOCZKOWSKI, A. SURRELLÉS, N. VIALLES, M. MOIESSEFF (membres du LAS), P. PEREZ, A.C. TAYLOR, M. HOUSEMAN, K. HAMBERGER, J. BONHOMME (chercheurs associés).

On rappellera que les travaux de l'équipe s'organisent autour de la conviction que l'anthropologie a pour mission de mettre en lumière des invariants culturels en combinant l'étude ethnographique intensive de phénomènes circonscrits et l'étude extensive de leurs manifestations en différents lieux et différentes époques au moyen de la méthode comparative. Par invariants, on entend ici des schèmes cognitifs et comportementaux opérant une médiation entre des potentialités biophysiques et des systèmes de pratique, non des principes universels de type biologique ou psychologique dont l'extrême généralité ne permet pas de rendre compte de la diversité des comportements et des représentations. C'est la nature de ces schèmes, et leurs règles de combinaison dans des ensembles sociaux concrets, qui constituent l'objet des investigations individuelles de chacun des membres de l'équipe. Celle-ci développe en outre des activités collectives dans le cadre d'un séminaire où chacun de ses membres aborde, à partir de ses recherches personnelles, un problème plus général lié au thème d'investigation retenu pour l'année. En 2004-2005, le séminaire de l'équipe a été consacré à des questions portant pour l'essentiel sur la théorie de la connaissance envisagée dans une perspective comparative et transculturelle. On s'est d'abord intéressé aux rapports entre affectivité, perception et cognition en partant du principe que, par contraste avec la position habituelle en anthropologie, les émotions ne sauraient constituer un domaine discret d'objet (susceptible d'être modulé de façon « culturelle »), mais qu'elles doivent au contraire être appréhendées comme une dimension de tout acte perceptif. C'est ce qu'ont bien mis en lumière les résultats d'une enquête menée par A. Surrellés sur la terminologie des couleurs chez les Indiens Candoshi de l'Amazonie péruvienne qui indique que les termes désignant les couleurs de base sont dérivés du vocabulaire des émotions et de la proprioception et ne constituent donc pas un domaine sémantique autonome. On s'est

ensuite penché sur la distinction proposée par L. Dumont entre agent empirique et sujet normatif afin d'en examiner les conséquences quant au statut du sujet connaissant lorsque, comme l'a montré S. Breton pour la Mélanésie, la personne est conçue comme un foyer de relations et non comme une substance circonscrite dans un corps ; la connaissance tend alors à être pensée à la manière d'une relation interne, non comme un rapport entre sujet et objet. C'est vers un autre problème de la théorie de la connaissance que l'on s'est ensuite tourné en examinant les usages de la notion de tradition en anthropologie : déconstruisant ceux-ci avec les outils du philosophe, Ph. Simay a souligné les apories de la position constructiviste — « l'invention de la tradition » — et proposé une définition pragmatiste du phénomène : c'est l'effet performatif de la tradition qui importe, plus que les conditions de sa genèse ou sa fonction idéologique. Une autre dimension de la tradition, orale en ce cas, est le rapport qu'elle entretient avec les images. À partir de cas empruntés aux Lakota, aux Kuna et aux Apache, C. Severi a montré que l'on pouvait mettre au jour un parallélisme de structure entre des corpus de textes rituels et des séries de pictogrammes, ces derniers faisant fonction de supports de la mémoire ; loin d'être purement décoratives ou symboliques, les images ont ici une fonction cognitive et ne peuvent être analysées indépendamment des énoncés auxquels elles sont associées. On s'est enfin intéressé à la fonction de connaissance du mythe, lequel, comme le dit J.-P. Vernant, peut aussi servir à parler du présent. Traiter la science-fiction à la manière d'une mythologie du monde moderne, ainsi que propose de le faire M. Moïesseeff, c'est donc examiner comment elle présente de façon condensée certains problèmes que se posent les sociétés postindustrielles, notamment ceux qui concernent la sexualité et la reproduction.